

Compagnie ASANISIMASA / Frédéric SONNTAG
WWW.ASANISIMASA.NET //////////////// info@asanisimasa.net
+ 33 (0) 6 61 34 34 21

DOSSIER DE PRESSE

NOUS ETIONS JEUNES ALORS
13 nov. – 13 déc. 2008 / Théâtre Ouvert / Paris

REVUE DE PRESSE

LE MONDE

« Si vous voulez entendre le bruit d'un monde futuriste, allez au Jardin d'hiver, dans le 18^e arrondissement, à Paris. Vous y verrez Nous étions jeunes alors, d'un auteur à découvrir, Frédéric Sonntag. (...) Une pièce de théâtre total, où la vidéo, la musique, le texte et le jeu suivent dans un même mouvement les traces de trois jeunes gens. Ni la musique ni les images ne sont plaquées sur le texte. Elles font corps avec lui. (...) C'est un récit initiatique qui vous entraîne et vous tient en haleine, vous fait sourire et vous émeut. En ce sens, Frédéric Sonntag se rapproche d'un Wajdi Mouawad, l'artiste associé du Festival d'Avignon en 2009. Il croit aux histoires. »

REVUE EUROPE

On a trop vu en ce début de saison en particulier, de textes dénués de qualités littéraires aussi bien que dramatiques pour ne pas saluer une œuvre parfaitement accomplie à ces deux points de vue. C'est donc Frédéric Sonntag lui-même qui a conçu la mise en scène. Il s'est entouré de toute une équipe travaillant dans la même direction et le résultat est d'une cohérence et d'une pertinence rares. (...) Rapidement, une véritable osmose se crée entre les magnifiques réalisations vidéo de Thomas Rathier, la musique conçue par Paul Levis, et la langue de Frédéric Sonntag, portée par trois excellents comédiens. (...) Il faut dire encore combien le texte de Frédéric Sonntag est riche, combien sa langue est belle. Des textes de cette tenue sont fort rares de nos jours sur nos scènes. Frédéric Sonntag a imaginé une sorte de quête initiatique sous la forme d'un récit d'anticipation politique qui flirte parfois avec le polar, avec le road movie. On est tantôt dans l'univers de Philippe K. Dick, tantôt du côté de William Irish ou de Jack Kerouac. (...) D'autant que ce texte, outre sa haute tenue littéraire, a une qualité qui n'est pas moins rare dans la production dramatique contemporaine : sa pertinence sur le plan politique.

LIBERATION

« Sonntag a le goût des passés simples, des mots précis et des envolées poétiques sèches. Plus un humour de la répétition. (...) Une mise en scène inventive, avec la présence des musiciens derrière des vitres dépolies, tels des fantômes qui achèvent de donner à Nous étions jeunes alors une atmosphère fantastique d'entre-deux crépusculaire.»

TELERAMA

« Un récit diffracté en trois voix, qui nous emmène dans un univers mental en crise, là où l'on perd l'enfance et l'adolescence, son identité et ses repères ; d'où l'on revient affirmé dans ses désirs. L'écriture progresse, recule, revient en boucle. Elle vibre des échos angoissés du monde contemporain. Le spectacle aux atmosphères tour à tour mélancoliques, nostalgiques ou drôles a de l'inventivité et de vraies beautés. »

LA TERRASSE

« Frédéric Sonntag, auteur et metteur en scène, montre de l'ambition et du souffle dans l'écriture. Il ose une épopée où résonnent les cris de notre siècle et fouille les décombres d'une jeunesse désœuvrée en proie à ses hantises et ses troubles d'identité. Son théâtre, à la croisée du monologue, du conte initiatique et du récit d'anticipation, cherche à tisser la parole, les images et la musique. »

PARIS VOICE

« ... a mesmerizing play by a young writer/director, Frédéric Sonntag. (...) a haunting video installation combined with Paul Levi's pulsating, atmospheric live musical accompaniment. (...) Sonntag was 23 years old in 2001 ; the events of the seven years following the World Trade Center attacks have evidently not reassured him of happy tomorrows for us all. »

Les fugues d'une jeunesse fougueuse

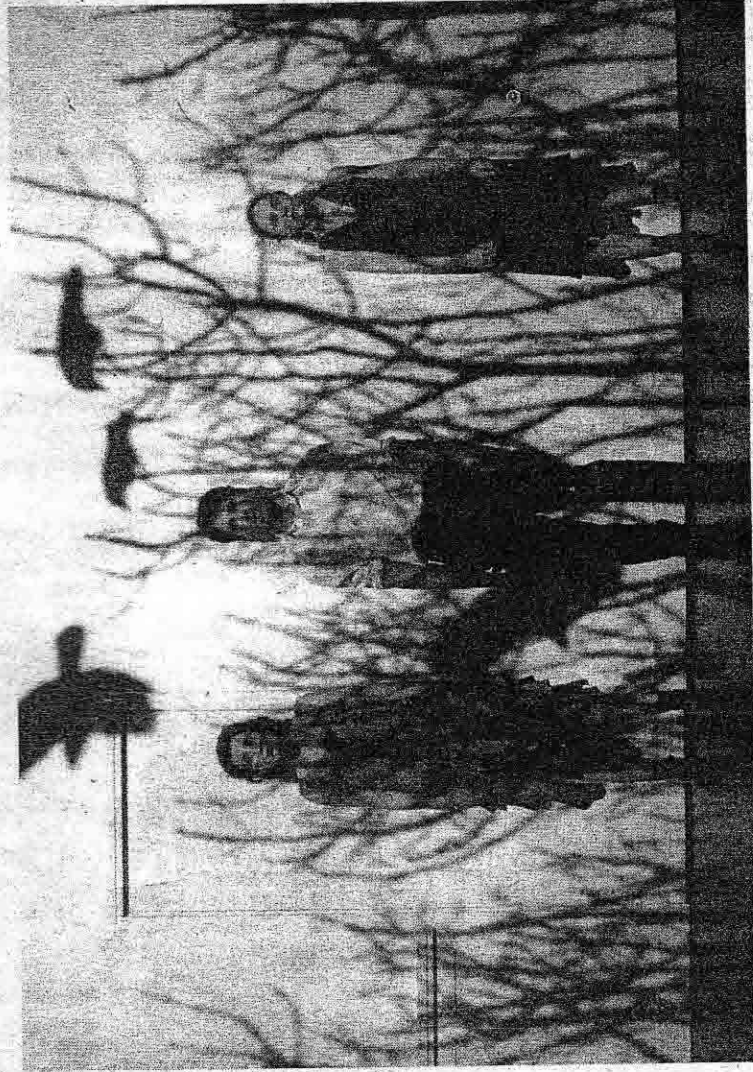
Au Jardin d'hiver, à Paris, « Nous étions jeunes alors », de Frédéric Sonntag, en vidéo, musique et texte

Théâtre

Si vous voulez entendre le bruit d'un monde futuriste, allez au Jardin d'hiver, dans le 18^e arrondissement, à Paris. Vous y verrez *Nous étions jeunes alors*, d'un auteur à découvrir, Frédéric Sonntag, âgé de 32 ans. Fils d'un pharmacien de Nancy, ancien élève du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, il a fait ses débuts à Avignon, dans le off, en 1998, avec *Entrez, il y a de la lumière*, qui racontait l'histoire d'un terroriste prenant en otage les spectateurs d'un théâtre. Dix ans et presque dix pièces plus tard, le Jardin d'hiver donne carte blanche à ce jeune homme doué.

Cette carte blanche permet d'entendre, jusqu'au 13 décembre, dans la zone intérieure, présentée sous la forme d'une mise en espace (à partir du 26 novembre) et *Nous étions jeunes alors*, une pièce de théâtre total, où la vidéo, la musique, le texte et le jeu suivent dans un même mouvement les traces de trois jeunes gens, une chanteuse de rock, un écrivain et une comédienne, fuyant la réalité d'une métropole que, le texte et le jeu suivent dans un même mouvement les traces de

Cette métropole doit beaucoup au stéréotype fantasmé de la grande ville telle qu'elle s'est dessinée au XX^e siècle : nocturne et guerrière, hantée par des maladies insaisissables et des ennemis sans nom, elle fait courir sur ses trottoirs gelés des bruits qui portent à résonner ou à fuir. Ville sans mémoire, elle s'inscrit dans le « post-exotisme » du romancier Antoine Volodine



De gauche à droite : Amandine Dewasmes, Mounir Margoum et Fleur Sulmont. JEAN-JULIEN KRÄEMER

Tenir en haleine
Au compte des armes, il faut inscrire le « désespoir fougueux » des trois jeunes gens qui courent comme des insectes de mangas derrière les souvenirs d'enfance et d'adolescence « rêvés et fié-

vruses » qu'ils se sont inventés. La pièce raconte leur recherche frénétique et insensée du lieu et du moment où se reconstituera le puzzle de leur vie. C'est un récit initiatique qui vous entraîne et vous tient en haleine, vous fait sourire et vous émeut.

En ce sens, Frédéric Sonntag se rapproche d'un Wajdi Mouawad, l'artiste associé du Festival d'Avignon en 2009. Il croit aux histoires. Mais il se démarque du Libano-Québécois en ne misant pas tout sur cette croyan-

ce. *Nous étions jeunes alors* met en scène des personnages qui ont un différend avec le réel. Ils vivent dans un monde hostile. Ne veulent pas dormir pour résister. Furent des ennemis ambigus et des maladies ambivalentes qui portent en elles la destruction et la métamorphose, comme chez Rilke.

Ces personnages parlent la plupart du temps à l'imparfait, ce qui serait de la dernière extravagance, sur un plateau de théâtre, si Frédéric Sonntag n'arrivait aussi

bien à mettre cet imparfait dans le présent d'une mise en scène à la fois simple et sophistiquée. Simple, parce que les comédiens jouent entre trois panneaux blancs qui représentent vaguement une maison. Sophistiquée, parce que ces panneaux réfléchissent des images vidéo et masquent des musiciens qui donnent le son et la lumière des images mentales et des sentiments.

Ni la musique ni les images ne sont plaquées sur le texte. Elles sont corps avec lui, jusqu'aux poncifs que Frédéric Sonntag n'évite pas. Mais ce n'est pas grave : la vie, l'amour, la mort et soi filent au rythme du conte dans *Nous étions jeunes alors*. Un conte théâtral, qui se termine par une réconciliation provisoire : « Nous étions jeunes alors. La propagande battait son plein. La guerre depuis longtemps n'était plus l'exception mais la règle. La ville s'étendait à n'en plus finir, la ville n'en finissait plus, grossissait à vue d'œil, allait nous engloutir. Nous marchions enlacés sur les trottoirs des métropoles. » ■

BRIGITTE SALINO

Nous étions jeunes alors, de et mise en scène par Frédéric Sonntag. Avec Amandine Dewasmes, Mounir Margoum, Fleur Sulmont. Musiciens : Stéphane Héloin, Paul Lewis, Gonzague Octaville. Vidéaste : Thomas Rathier.

Jardin d'hiver, 4 bis, cité Véron, Paris-18^e. M^oBlanche. Tél. :

01-42-55-74-40. Du jeudi au vendredi à 20 heures ; samedi, à 16 heures et 20 heures. De 8 € à 20 €. Jusqu'au 13 décembre.

Les choix du « Monde »

Danse

Festival Dansem
MARSEILLE. Le festival Dansem, basé à Marseille et ouvert sur la Méditerranée, présente une très belle sélection d'œuvres signées par des artistes originaires de différents pays. Parallèlement aux deux chorégraphes installés à Marseille - Georges Appaix et Christophe Haleb -, attend avec impatience les créations de l'Égyptienne Karima Mansour et du Comorien Karry Kamal Karry.
Dansem, L'Officina, 29, rue Neuve Sainte-Catherine, Marseille-7. Tél. : 04-91-55-68-06. De 8 € à 18 €. Jusqu'au 13 décembre.

Théâtre

« Seuls »

MALAKOFF. Wajdi Mouawad qui sera l'artiste associé du Festival d'Avignon en 2009, se met en scène et joue seul dans *Seuls*, où les incertitudes de la quarantaine, un spectacle autobiographique, se rapproche de la performance.
Théâtre 71, 3, place du 11-Novembre, Malakoff (Hauts-de-Seine). M^o Malakoff-Plataeu-de-Varve. Tél. : 01-55-48-91-00. De 11 € à 23 €. Jusqu'au 30 novembre.

Escapades

PARIS. Depuis six ans, le festival Escapades compose un menu d'œuvres de qualité pour enfants et adolescents. A ne pas rater cet année, entre autres : *Le Pétriple*, spectacle de marionnettes dans un bus, par la compagnie québécoise Ubus Théâtre - du 29 novembre au 7 décembre - *Perit-être*, performance-tien cho

Sonntag revisite
l'adolescence.

Nostalgie et fuite des mots

Nous étions jeunes alors
de FRÉDÉRIC SONNTAG,
Théâtre Ouvert, 75018.
Jusqu'au 13 décembre.
Rens. : 01 42 55 55 50.

A quoi tient le charme
têtu de *Nous étions
jeunes alors*, le spectacle
écrit et mis en scène
par Frédéric Sonntag?

A son titre en partie, la nostalgie de la jeunesse est un thème familier pour un écrivain de 18 ans revenu de tout. Frédéric Sonntag qui n'a pas 18 ans, mais au moins dix de plus, a le chic pour prolonger l'adolescence. Sa pièce raconte l'histoire d'un écrivain qui finit par se faire absorber parce qu'il raconte : le récit de la fuite de deux filles et un garçon qui marchent «*affolés sur les trottoirs des métropoles*», et qui tentent de survivre loin de l'hostilité d'un monde en guerre. Ils finissent par investir une maison au cœur d'une forêt. Il y a de la pluie, des cauchemars, des jeux de rôles, des fièvres presque mortelles, des souvenirs d'enfance et des drogues qui rajoutent à la confusion.

Seul point d'ancrage, l'écriture : Sonntag a le goût des passés simples, des mots précis et des envolées poétiques sèches. Plus un humour de la répétition. «*A cette époque il faut l'avouer, ça n'allait pas très bien. Nous ne tenions pas une très grande forme, ça non, on ne peut pas dire. Nous étions dans un sale état, il faut le reconnaître ; nous étions mal en point. N'ayons pas peur des mots : nous avions une sale gueule ; nous étions secs, exsangues, apathiques, nous faisons peur à voir. On n'était pas à la fête, ça non, c'est sûr. Il faut le reconnaître, ça n'était pas glorieux. Nous avons connu des époques plus grandioses, des heures de désinvoltures et d'extravagances, et désormais nous connaissons les fantaisies amères et les torpeurs. Désormais, l'inquiétude et les somnolences. Désormais, l'hiver [...]*» Pas sûr que cela tiendrait deux heures, s'il n'y avait une mise en scène inventive, avec la présence des musiciens derrière des vitres dépolies, tels des fantômes qui achèvent de donner à *Nous étions jeunes alors* une atmosphère fantastique d'entre-deux crépusculaire.

LE THÉÂTRE

JEUNESSE EN ARMES

NOUS ÉTIONS JEUNES ALORS DE FRÉDÉRIC SONNTAG

Pour un directeur de théâtre, la quête de jeunes dramaturges de talent est un chemin sur lequel on trouve plus d'épines que de fleurs. Nul ne se voue aujourd'hui à cette quête avec plus de persévérance et de perspicacité que Micheline et Lucien Attoun, les directeurs de Théâtre Ouvert. Le petit théâtre montmartrois, que semblent protéger les ailes du tout proche Moulin Rouge, est de ceux, trop rares à Paris, où l'on peut se rendre de confiance. Micheline et Lucien Attoun savent comme personne séparer le bon grain de l'ivraie. Ils savent, dans leur théâtre voué exclusivement aux auteurs contemporains, donner du temps aux artistes ou au contraire les mettre sur le gril et les faire travailler dans l'urgence, quand de cette urgence il y a quelque chose à tirer. Ils savent, ô combien, encourager et aider les artistes, mais aussi être sans complaisance, le respect du public étant leur règle d'or. Il faut ajouter qu'outre ces qualités et ces talents, ils cultivent la fidélité, vertu rare et précieuse. Une de ces grandes fidélités qui ont marqué l'histoire de Théâtre Ouvert aura été leur complicité avec Jean-Luc Lagarce, et la dernière rentrée théâtrale s'est tout naturellement faite avec la reprise d'un spectacle qui avait illuminé la saison précédente : *Ébauche d'un portrait*¹, conçu par François Berreur d'après le journal de Lagarce, avec un formidable Laurent Poitrenaux. Pour poursuivre la saison, un jeune auteur, metteur en scène et comédien, Frédéric Sonntag, qui avait déjà été invité à plusieurs reprises à venir présenter des spectacles à Théâtre Ouvert, bénéficiait d'une « carte blanche » durant tout un mois pour faire découvrir certains de ses textes. C'est dans ce cadre qu'a eu

lieu la représentation de *Nous étions jeunes alors*², pièce magnifique, remarquablement mise en scène par l'auteur lui-même.

Trois jeunes gens, une chanteuse, une comédienne et un écrivain, dans un avenir proche et indéterminé, fuient une mégalopole tentaculaire pour échapper aux peurs et manipulations qui se répandent à la manière d'épidémies sur une société exsangue. Ils trouvent refuge un certain temps dans une maison au cœur de la forêt. Refuge du côté de leur enfance tout aussi bien, qui les laisse au bout du compte chacun face à soi, à ses terreurs et à ses fantasmes. Après avoir expérimenté l'échec de ce genre de fuite par rapport à une réalité qui finit toujours par les rattraper, ils reviendront en ville. Une ville inchangée, toujours aussi odieuse, mais qu'ils se sentent prêts désormais à affronter. Il est simple, on le voit, de résumer l'intrigue de ce récit d'anticipation et très difficile en même temps de faire saisir au lecteur toute la richesse de ce texte superbe et intelligent. C'est qu'il s'agit véritablement, ô miracle !, d'un texte de théâtre, c'est-à-dire d'un texte qui ne prend sa dimension authentique que sur scène. On a trop vu, en ce début de saison en particulier, de textes dénués de qualités littéraires aussi bien que dramatiques pour ne pas saluer une œuvre parfaitement accomplie à ces deux points de vue.

C'est donc Frédéric Sonntag lui-même qui a conçu la mise en scène. Il s'est entouré de toute une équipe travaillant dans la même direction et le résultat est d'une cohérence et d'une pertinence rares. La scénographie a été imaginée par Marc Lainé. Elle est réduite au départ à quelques éléments très simples permettant aux comédiens d'évoluer en liberté sur un espace scénique restreint. Trois pans de murs, l'un au lointain, face au public, et les deux autres de biais, symétriquement côté cour et côté jardin, avec porte, fenêtre ou baie vitrée, le tout de couleur gris clair. Ils sont les supports des projections vidéo qui ont lieu tout au long de la pièce. Trois musiciens, placés derrière la baie vitrée interprètent les morceaux qui accompagnent l'action. Rapidement, une véritable osmose se crée entre les magnifiques réalisations vidéo de Thomas Rathier, la musique conçue par Paul Levis et la langue de Frédéric Sonntag, portée par trois excellents comédiens. Amandine Dewasmes interprète une chanteuse de rock superbe et fragile à la fois. Membre successivement ou simultanément de groupes tous plus éphémères les uns que les autres, elle se perd dans sa musique et la prise à haute dose de médicaments jusqu'à ne plus savoir au juste qui elle est. La comédienne réussit à donner à son personnage une légèreté, une évanescence que ne vient pas contredire une réelle présence sur scène. Fleur

Sulmont joue avec le même brio et une sûreté de jeu admirable une comédienne reléguée aux seconds rôles, et dont le rêve est un jour d'être sur le devant de la scène. Pratiquant un art dans son essence même collectif, elle est terriblement solitaire et malheureuse. Quant à Mounir Margoum, il est formidable dans le rôle de l'écrivain. Frédéric Sonntag ne laisse planer aucun doute sur le caractère autobiographique de ce personnage qui est, entre autres, l'auteur d'un récit intitulé... *Nous étions jeunes alors*, dans lequel figurent tous les événements qui arrivent aux trois personnages durant la pièce. Mounir Margoum interprète ce personnage avec un mélange subtil de détachement et d'engagement total.

Il faut dire encore combien le texte de Frédéric Sonntag est riche, combien sa langue est belle. Des textes de cette tenue sont fort rares de nos jours sur nos scènes. Frédéric Sonntag a imaginé une sorte de quête initiatique sous la forme d'un récit d'anticipation politique qui flirte parfois avec le polar, parfois avec le *road movie*. On est tantôt dans l'univers de Philip K. Dick, tantôt du côté de William Irish ou de Jack Kerouac. Frédéric Sonntag se joue des genres et de leurs codes, les parodie, y introduit distance et humour, bien servi pour cela par ses trois comédiens. Jean-Luc Godard, le Godard des années soixante, du *Mépris* et de *Pierrot le fou* est une autre référence majeure, rendue d'autant plus évidente que certaines répliques de ses films sont placées, citations ou reminiscences, dans la bouche des trois personnages. Frédéric Sonntag use de ces références sans se prendre au sérieux, dans un texte remarquablement construit. Les récits des trois personnages s'entremêlent de manière toujours judicieuse, se répondent, surenchérissent, apportent des précisions ou des rectifications, tiennent le spectateur sous le charme.

D'autant que ce texte, outre sa haute tenue littéraire, a une qualité qui n'est pas moins rare dans la production dramatique contemporaine : sa pertinence sur le plan politique. Qu'un dramaturge accepte de se confronter à la réalité concrète de notre monde, car c'est bien d'elle qu'il s'agit (le spectateur le comprend vite), c'est déjà quelque chose. Mais qu'en outre cet auteur ait vraiment quelque chose à en dire, c'est quasi miraculeux. En effet Frédéric Sonntag retrace dans cette pièce l'histoire de toute une génération, la sienne. Une jeunesse à qui ses aînés, par le reniement et la tromperie, la résignation et la repentance, ont pour ainsi dire fermé la voie des révoltes collectives. « La colère n'était pas chez nous un sentiment commun », écrit-il. Formulation délicieusement polysémique. Une jeunesse que ses aînés souhaiteraient voir vieille déjà et comme morte, enterrée sous leurs peurs et leurs mensonges à eux.

Mais une jeunesse qui n'est pas prête à rendre les armes. Le titre de la pièce, Frédéric Sonntag l'a emprunté à une phrase d'Antoine Volodine, tirée de *Lisbonne, dernière marge* : « Nous étions jeunes alors et, pour lutter contre l'absurdité impardonnable du monde, NOUS AVIONS DES ARMES. » Les armes que les trois personnages de la pièce se découvrent au moment de leur retour dans une réalité qu'ils avaient cru pouvoir fuir, les seules armes qu'ils ont à opposer à la morgue des riches et au cynisme des puissants sont les armes de la subversion : la colère et la lucidité. Pauvres armes, certes, que les armes des pauvres, mais qui pourront tout de même encore servir. Faites-leur confiance.

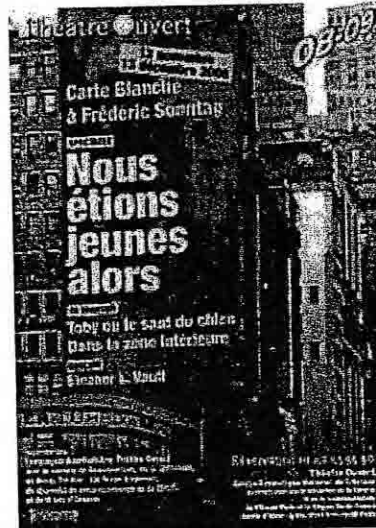
Karim HAOUADEC

1. Théâtre Ouvert, 19 septembre-18 octobre 2008.
2. Théâtre Ouvert, 13 novembre-13 décembre 2008.

Frédéric Sonntag's Silent Heroes

Written by Molly Grogan

In this post-9/11 world, where terror, Anthrax, Sarin gas and SARS seemingly await us at every corner, how does one greet the day? With anxiety, aggression, depression, psychosis? Or with "silence, exile and cunning"? The author of those words, James Joyce, could not have fathomed the fears we live with, but his strategy for steering clear of the exterior forces that would rule us sums up the approach to living espoused by the protagonists of a mesmerizing play by a young writer/director, Frédéric Sonntag.



In "Nous étions jeunes alors", his trio of artists living a scenario worthy of the TV series "24" is joined by another character: the city they must flee. This anonymous "Metropolis" is a war zone of dangers both invisible and manifest, from mysterious, airborne viruses to airwave-jamming government propaganda. When a pandemic finally strikes, as it must, flight from the iron-shuttered city is the only, albeit risky, response possible. But unlike Boccaccio's Florentines who rode out the Black Death in the Tuscan hills, Sonntag's band of friends finds no safe haven in the country, but rather a forced regimen of mind-altering drugs posing as an antiviral treatment, and that confronts them with their most primitive fears. In the face of ambient madness, it is a kind of interior exile that they learn they must construct if any shelter is to be found: in short, a secret, parallel reality.

Sonntag was 25 years old in 2001; the events of the seven years following the World Trade Center attacks have evidently not reassured him of happy tomorrows for us all. Nevertheless, his apocalyptic world is strangely alluring. The multimedia set is largely responsible for this impression: a haunting video installation of black-and-white footage of American cities, over which squirm text and what look to be microscopic bacteria, combined with Paul Levis' pulsating, atmospheric live musical accompaniment. But it is the indefatigably hopeful response of Sonntag's characters (all powerfully acted, by Sonntag's Compagnie AsaNisiMAsa: Amandine Dewasmes, Mounir Margoum and Fleur Sulmont) which is the play's most intriguing element: silent heroes of inner resistance to the oppression of the human need to dream

"Nous étions jeunes alors" to Dec. 13, Thurs-Fri, 8 pm, Sat, 4 pm/8 pm,
Théâtre Ouvert, 4 bis, cité Véron, 18e, M° Blanche, 8E-20E, tel:
01.42.55.55.50

More theater at: <http://www.paris-theater.blogspot.com>

entretien / FRÉDÉRIC SONNTAG

QUAND LA FICTION RATTRAPE LE RÉEL

NOUS ÉTIONS JEUNES ALORS... LE TITRE GLISSE COMME UN SOUPIR GONFLÉ DE REGRETS, COMME SI LES ESPOIRS D'HIER AVAIENT FINI PAR CASSER NET SUR LES BRISANTS DE L'AVENIR. L'AUTEUR ET METTEUR EN SCÈNE FRÉDÉRIC SONNTAG BROsse UN MONDE FICTIF À L'ENCRE NOIRE DE L'IMAGINAIRE. SON « THÉÂTRE-RÉCIT » SUIT L'ERRANCE DE TROIS JEUNES GENS QUI FUIENT LA MÉTROPOLE, QUI FUIENT LA RÉALITÉ. UNE ÉPOPÉE DU FUTUR, OÙ RÉSONNENT LES CRIS DE NOTRE SIÈCLE.

Le nom de votre compagnie, AsaNsImAsa, est tiré de 8 et demi, de Fellini. Un hommage ?

Frédéric Sonntag : AsaNsImAsa est une formule magique, qui renvoie à l'enfance du personnage du film. Fellini, que j'ai découvert à 15 ans, m'a beaucoup marqué, pour son parcours de cinéaste, qui commence dans la veine du néoréalisme italien

catastrophe, mais vise surtout à provoquer chez le spectateur des échos avec notre réalité, à le rendre actif par rapport à cette vision. La fiction introduit une distance qui permet justement ce regard critique.

On retrouve des thématiques récurrentes chez vous, notamment la perte de l'identité,

« Fuite, détournement, enfermement, affrontement...

Ce qui m'intéresse est de donner à réfléchir sur la complexité de notre réalité. » Frédéric Sonntag

les frontières floues entre réel et fiction. En quoi résonnent-elles avec notre époque ?

F. S. : De pièce en pièce, ces questions reviennent en effet, tout comme celle de la paranoïa, des figures de l'ennemi, des mécanismes de la mémoire, de l'identification à la figure de la star ou encore de la recherche d'une clandestinité volontaire. Loin d'apporter des réponses, j'essaie de restituer la complexité de ces notions, d'échapper à l'univocité ou au procès militant, de dessiner un voyage initiatique. Au cours de leur périple, les personnages passent ainsi par plusieurs attitudes face aux situations qu'ils traversent : fuite, détournement, enfermement, affrontement... Autant de postures qui participent de leur apprentissage du monde. Ce qui m'intéresse est de donner à réfléchir sur la complexité de notre réalité.

Vous développez ici une forme hybride de « théâtre-récit ».

F. S. : Cette forme composite tient à la fois du monologue théâtral, du poème et du récit. L'écriture allie le texte, les images et la musique, qui tous trois portent la narration. Ce mode d'écriture, que j'ai déjà expérimenté dans *Des heures entières avant l'exil*, ma précédente pièce, m'a ouvert de nouveaux champs poétiques, une autre façon d'aborder l'épopée.

Comment conjuguez-vous en scène ces trois partitions ?

F. S. : Sur le plateau, cerné par des écrans, trois acteurs dialoguent avec trois musiciens, qui s'inscrivent dans la respiration du texte. Les images tantôt donnent en arrière-plan les lieux de l'action, tantôt forment un second plan, reflet de l'inconscient, ou bien prennent le relais du récit. Les partitions se calent ainsi, en direct.

Entretien réalisé par Gwénola David

Carte Blanche à Frédéric Sonntag.

Nous étions jeunes alors, du 13 novembre au 13 décembre 2008, à 20h, samedi à 16h et 20h, relâche dimanche, lundi, mardi et mercredi;
Toby ou le saut du chien (mise en voix), le 14 novembre, à 19h;

Dans la zone Intérieure mise en espace, les 8 et 10 décembre à 20h, le 9 à 19h;

Concert Eleanor L. Vault, le 1^{er} décembre à 19h, au Théâtre ouvert, 4 bis Cité Véron, 75018 Paris. Rens. 01 42 55 55 50 et www.theatre-ouvert.net



© Collina Mierzwor

et évolue vers des performances quasi-plastiques, mais aussi pour sa vision ambiguë du spectacle, à la fois fascinée et écœurée par la société du spectacle naissante à son époque.

Le monde fictif de *Nous étions jeunes alors* prend des teintes sombres, presque apocalyptiques. Est-ce votre vision de l'avenir ?

F. S. : J'avais envie de travailler sur la littérature d'anticipation, très peu abordée au théâtre sauf par Edward Bond. Quitte à jouer avec les clichés du genre. Le monde dépeint ici flirte avec la